

IVAN TOURGUÉNIEV (1818-1883)

Ivan Sergueïévitch Tourguéniev naquit en 1818 à Orel, Russie centrale, au sein d'une famille de riches hobereaux. Il passa ses premières années dans une des propriétés paternelles, où il eut tout loisir d'observer la vie des serfs et les rapports entre maître et esclave dans ce qu'ils avaient de pire : sa mère, nature tyrannique, menait la vie dure à ses paysans – ainsi qu'à ses proches, d'ailleurs. Quoiqu'elle adorât son fils, elle ne lui passait rien et le faisait fouetter à la moindre bêtise ou désobéissance. Plus tard, lorsqu'il tenta d'intercéder en faveur des serfs, elle lui coupa les vivres, et, malgré ses grandes espérances, Tourguéniev connut des années de vaches maigres. Il ne put jamais oublier les pénibles souvenirs de son enfance. Après la mort de sa mère, il fit beaucoup pour améliorer les conditions de vie des serfs, libéra tous ses domestiques et collabora étroitement avec le gouvernement lors de l'émancipation des paysans, en 1861.

Pendant un certain temps, Tourguéniev reçut une éducation pour le moins fantaisiste. On trouve, parmi ses nombreux précepteurs, engagés au hasard par sa mère, toutes sortes de gens – y compris au moins un sellier. Une année passée à l'université de Moscou et trois autres à celle de Saint-Pétersbourg, d'où il sortit diplômé en 1837, lui laissèrent le sentiment de n'avoir pas reçu une éducation très équilibrée, et il s'inscrivit à l'université de Berlin pour combler ses lacunes. C'est là, entre 1838 et 1841, qu'il adhéra à un groupe de jeunes Russes, engagés eux aussi, qui devaient former plus tard le noyau d'un mouvement philosophique russe fortement teinté d'hégélianisme, la philosophie « idéaliste » allemande.

Dans sa jeunesse, Tourguéniev composa quelques poèmes maladroits, pour la plupart imités de Mikhaïl Lermontov. Ce n'est qu'en 1847, année où il se tourna vers la prose et publia une nouvelle – la première de la série des *Souvenirs d'un chasseur* –, que commença véritablement sa carrière

d'écrivain. La nouvelle connut un succès fabuleux, qu'accrut encore, un peu plus tard, la publication de tout le recueil. La prose de Tourguéniev, souple musicale, coulante, ne fut qu'une des causes de son extraordinaire et immédiate célébrité : le sujet de ses récits suscitait au moins autant d'intérêt que son style. Tous ces récits se rapportent aux serfs, dont ils ne se contentent pas de présenter une étude psychologique détaillée, mais qu'ils vont jusqu'à idéaliser, en les présentant comme des êtres humainement supérieurs à leurs cruels propriétaires.

Voici quelques morceaux de bravoure glanés dans ces nouvelles :

« Fédia, non sans plaisir, souleva le chien au sourire forcé et le déposa au fond du tombereau. » (« Khor et Kalinytch »)

« ... Un chien, tremblant de tout son corps, les yeux mi-clos, rongea un os sur la pelouse. » (« Mon voisin Radilov »)

« Viatcheslav Illarionovitch est un admirateur enragé du beau sexe, et dès qu'il voit une charmante petite personne sur le boulevard de sa ville de province, il s'arrête et se met à la suivre, mais – et c'est ce qu'il y a de bizarre – il commence aussitôt à boiter. » (« Deux gentilshommes campagnards »)

Au crépuscule, sur une route de campagne :

« Macha [la maîtresse du héros, une Bohémienne qui l'a quitté] s'arrêta et tourna vers lui son visage. Elle se tenait à contre-jour et paraissait toute noire, comme si elle avait été taillée dans du bois sombre. Seul le blanc de ses yeux ressortait, tel une amande d'argent, alors que l'iris semblait encore plus foncé. » (« La fin de Tchertopkhanov »)

« Le soir était venu, le soleil s'était caché derrière un bosquet de trembles [...] dont l'ombre s'étirait à l'infini à travers les champs immobiles. On apercevait un paysan monté sur un cheval blanc qui suivait au trot l'étroit et sombre sentier bordant ce lointain bosquet : on pouvait le voir tout à fait nettement, dans les moindres détails, jusqu'au rapiéçage sur son épaule – quoiqu'il avançât dans l'ombre ; les pattes de son cheval voltigeaient avec une gracieuse précision. Le soleil couchant empourprait de ses feux les troncs des trembles qui paraissaient ainsi de la couleur des troncs de pins. » (*Pères et Fils*)

Voilà du Tourguéniev de tout grand cru. Ce sont ces petits tableaux aux teintes moelleuses, évoquant plutôt l'aquarelle que l'opulence flamande de l'art d'un Gogol, glissés çà et là dans sa prose, que nous admirons encore

aujourd'hui. Ces fins morceaux sont particulièrement fréquents dans les *Souvenirs d'un chasseur*.

En présentant, dans ses *Souvenirs*, sa galerie de serfs poignants dans leur idéalisme et leur humanité, Tourguéniev soulignait l'évidente ignominie du servage avec une insistance qui ne manqua pas d'irriter maint personnage influent. Le censeur qui avait laissé passer le manuscrit fut licencié et le gouvernement sauta sur la première occasion pour sévir contre l'auteur. À la mort de Gogol, Tourguéniev écrivit un court article que la censure de Saint-Pétersbourg fit disparaître. Il l'envoya alors à Moscou où, grâce à un censeur plus coulant, l'article fut publié. Tourguéniev écopa d'un mois de prison pour insubordination, puis se vit exiler dans ses terres, où il demeura plus de deux ans. À son retour, il publia *Roudine*, son premier roman, puis *Une nichée de gentilshommes* et *la Veille*.

Roudine (1855) décrit la génération des années 1840, l'intelligentsia russe idéaliste élevée dans les universités allemandes.

Il y a dans *Roudine* de très beaux passages, tels que : « ... mainte allée de vieux tilleuls mordorés, odorants, avec au bout une échappée de lumière émeraude » – la vue préférée de Tourguéniev. L'apparition soudaine de Roudine chez les Lasouski est assez bien amenée, suivant la méthode si chère à Tourguéniev qui consiste à susciter une dispute opportune lors d'une soirée ou d'un dîner entre le héros à la tête froide, affable, intelligent, et quelque sot vulgaire, prétentieux, ou prompt à s'emporter. Retenons l'exemple suivant, typique des façons et fantaisies des personnages de Tourguéniev : « Cependant, Roudine s'approcha de Natalie. Elle se leva : son visage exprimait le trouble. Volyntsev, qui était assis à côté d'elle, se leva aussi. "Tiens, je vois un piano, commença Roudine d'une voix douce et caressante, comme s'il eût été un prince en voyage". » Puis quelqu'un d'autre joue *l'Erlkönig* de Schubert. « "Cette musique et cette nuit [une nuit d'été semée d'étoiles qui 'semblait se blottir et inviter l'âme à se blottir elle aussi' – Tourguéniev était un grand interprète du thème [musique et nuit] me rappellent mes années d'étude en Allemagne." » On lui demande comment s'habillent les étudiants. « "À Heidelberg, je portais des bottes d'équitation à éperons et une veste à la hongroise avec des brandebourgs ; je m'étais laissé pousser les cheveux presque jusqu'aux épaules." » Roudine est un jeune fat.

La Russie de cette époque n'était qu'un immense rêve : les masses dormaient – au sens figuré ; les intellectuels, eux, passaient des nuits blanches – au sens littéral – assis à bavarder ou simplement à méditer jusqu'à cinq heures du matin, puis ils allaient faire un tour. Il était bien vu de se jeter tout habillé sur son lit avant de sombrer dans un profond sommeil et de se lever d'un bond. En général, les jeunes filles de Tourguéniev excellent dans l'art de sauter du lit pour plonger dans leur crinoline, s'asperger le visage d'eau froide et se précipiter dans le jardin, aussi fraîches que des roses, vers l'inévitable rendez-vous sous la tonnelle.

Avant d'aller en Allemagne, Roudine avait étudié à l'université de Moscou. Un de ses amis nous parle ainsi de leur jeunesse : « Une demi-douzaine de jeunes gens, une seule et unique chandelle de suif [...], le thé le meilleur marché, de vieux biscuits secs [...], mais nos regards flamboient, nos joues sont empourprées, notre cœur bat [...] et nous parlons de Dieu, de la Vérité, de l'Avenir de l'Humanité, de la Poésie – nous disons parfois des sottises, mais qu'importe ! »

En tant que personnage, Roudine, l'idéaliste progressiste des années 1840, est tout entier résumé dans la réponse de Hamlet : « Des mots, des mots, des mots. » Bien qu'il soit totalement absorbé dans des idées progressistes, c'est un parfait incapable. Il gaspille toute son énergie en des torrents de bavardage idéaliste passionnés. Un cœur froid et une tête chaude. Un enthousiaste qui manque de fond, un agité incapable d'agir. Quand la jeune fille qui l'aime – et qu'il croit aimer en retour – lui annonce qu'il n'y a aucun espoir que sa mère consente à leur mariage, il la quitte sur-le-champ, bien qu'elle soit prête à le suivre n'importe où. Il part, erre dans toute la Russie. Tout ce qu'il entreprend fait fiasco. Mais la malchance qui le poursuit et qui, au début, n'était que l'incapacité de dépenser son énergie cérébrale autrement que dans des torrents d'éloquence, finit par le modeler ; elle accuse les contours de sa personnalité et le mène à une mort inutile, mais héroïque, sur les barricades de 1848 à Paris, bien loin de chez lui.

Dans *Une nichée de gentilhommes* (1858), Tourguéniev exalte la noblesse des idéaux orthodoxes de la vieille aristocratie terrienne. Liza, l'héroïne du roman, est une parfaite incarnation des pures et fières « jeunes filles de Tourguéniev ».

La Veille (1860) est l'histoire d'Éléna, autre héroïne du même type. Éléna quitte sa famille et son pays pour suivre Insarov, son amant, héros bulgare qui a dans la vie pour seul but l'émancipation de son pays (alors sous la domination turque). Éléna préfère Insarov, homme d'action, aux jeunes bons à rien qui peuplent son univers de jeune fille russe. Insarov meurt de consommation et Éléna continue bravement sur sa lancée.

Malgré ses bonnes intentions, *la Veille* est, artistiquement, le moins réussi des romans de Tourguéniev. Ce fut pourtant le plus populaire. Bien qu'étant un personnage féminin, Éléna était le type même de personnalité héroïque que réclamait la société : un être capable de tout sacrifier à l'amour et au devoir, capable de surmonter courageusement les difficultés que le destin a placées sur son chemin et de rester fidèle à l'idéal de la liberté – émancipation des opprimés, droit de la femme au libre choix de sa vie, liberté d'aimer.

Après avoir montré la défaite morale des idéalistes des années 1840 et fait d'un Bulgare son seul héros dynamique, Tourguéniev se vit reprocher de ne pas avoir créé un seul personnage mâle russe dynamique et positif. C'est donc ce qu'il essaya de faire dans *Pères et Fils* (1862). Il y dépeint le conflit moral entre les hommes bien intentionnés, mais incapables et apathiques, des années 1840, et la nouvelle génération des jeunes « nihilistes », forte et révolutionnaire. Bazarov, porte-parole de cette jeunesse, est d'un matérialisme agressif. Il n'existe pour lui ni religion ni valeurs esthétiques ou morales. Il ne croit à rien qu'aux « grenouilles », c'est-à-dire qu'il ne croit qu'aux résultats de sa propre expérience pratique dans le domaine de la science. Il ne connaît ni la pitié ni la honte. Il est l'homme d'action par excellence. Quoique Tourguéniev eût une certaine admiration pour Bazarov, les radicaux qu'il pensait flatter en la personne de ce jeune activiste engagé s'indignèrent du portrait qu'il avait fait de lui et ne virent dans le héros qu'une simple caricature destinée à plaire à leurs détracteurs. On déclara que Tourguéniev était un homme fini, qu'il avait épuisé son talent. Tourguéniev en fut abasourdi. Lui, la coqueluche des cercles progressistes, se voyait soudain transformé en un spectre détestable. Tourguéniev était un homme très vaniteux ; il prêtait grande attention non seulement à sa renommée, mais aux signes extérieurs de celle-ci. Il fut profondément vexé et déçu. Il était à l'étranger à l'époque, et il y resta jusqu'à sa mort, ne faisant plus que de rares et brefs séjours en Russie.

Son œuvre suivante, « Assez », resta inachevée. Tourguéniev y annonçait sa décision de renoncer à la littérature, ce qui ne l'empêcha pas de publier encore deux autres romans et de continuer à écrire jusqu'à la fin de sa vie. Dans *Fumée*, il exprime son amertume à l'égard de toutes les classes de la société russe, et dans *Terre vierge (Novy)*, il essaie de présenter différents types de Russes face au mouvement social de leur temps (1870-1880). D'une part, nous avons les révolutionnaires qui font tout leur possible pour se rapprocher du peuple : (1) les hésitations à la Hamlet de Nejdanov, le héros du roman, homme cultivé et raffiné qui rêve en secret de poésie et de romanesque, mais manque totalement d'humour, comme la plupart des types positifs de Tourguéniev – au demeurant, un faible entravé par un morbide complexe d'infériorité et la certitude de sa propre inutilité ; (2) Marianna, la jeune fille pure, sincère, d'une naïveté austère, prête à mourir sur-le-champ pour la « cause » ; (3) Solomine, l'homme fort et silencieux ; (4) Markélov, l'honnête abruti. D'autre part, nous avons les libéraux de pacotille et les réactionnaires déclarés, comme Sipiaguine et Kallomeïtsev. Affaire des plus banales que ce roman dans lequel le beau talent de l'auteur lutte – et perd de justesse – pour garder en vie des personnages et une intrigue qu'il a choisis moins parce que son art l'y incitait que parce qu'il souhaitait faire état de ses opinions personnelles sur les problèmes politiques de son temps.

Soit dit en passant, comme la majorité des écrivains de son époque, Tourguéniev est beaucoup trop explicite, ne laissant rien à l'intuition du lecteur, suggérant puis expliquant lourdement quelle était la suggestion. Les épilogues élaborés de ses romans et longues nouvelles sont désagréablement artificiels, l'auteur s'efforçant de satisfaire pleinement la curiosité du lecteur concernant les destinées respectives de ses personnages d'une manière qu'on ne saurait qualifier d'artistique.

Tourguéniev n'est pas un grand écrivain, mais un auteur agréable à lire. Il n'a jamais réussi à écrire quelque chose de comparable à *Madame Bovary*, et il est totalement ridicule de dire que Flaubert et lui appartiennent à la même école littéraire. Ni l'empressement avec lequel Tourguéniev s'attaque à n'importe quel problème social qui se trouve être « à la mode », ni sa façon banale de mener une intrigue (en optant toujours pour la solution de facilité) ne permettent d'établir un parallèle avec l'art rigoureux de Flaubert.

Tourguéniev, Gorki et Tchékhov sont particulièrement connus hors de Russie. Mais on ne peut établir aucun lien naturel entre eux. Notons cependant que ce que Tourguéniev offre de moins bon a été traité à fond dans l'œuvre de Gorki et que ce qu'il offre de meilleur (je pense à ses paysages russes) a été admirablement développé par Tchékhov.

En dehors des *Souvenirs d'un chasseur* et des romans, Tourguéniev a écrit de nombreuses nouvelles courtes ou longues.

Celles qui datent du début de sa carrière sont dépourvues de toute originalité ou qualité littéraire ; parmi les autres, certaines sont tout à fait remarquables – en particulier « Les eaux tranquilles » et « Premier amour ».

La vie privée de Tourguéniev ne fut pas très heureuse. La célèbre cantatrice Pauline Viardot-Garcia fut le grand, Tunique amour de sa vie. Elle était mariée et heureuse, Tourguéniev était en termes amicaux avec sa famille, il n'avait aucun espoir de bonheur personnel, mais il lui consacra néanmoins toute sa vie, demeurant, dans la mesure du possible, à proximité du couple, et il dota ses deux filles lorsqu'elles se marièrent.

En général, il préférait de beaucoup vivre à l'étranger plutôt qu'en Russie. Là au moins, il ne rencontrait pas de critiques radicaux pour lui gâcher la vie avec leurs attaques véhémentes. Il s'était lié avec Mérimée et Flaubert. Ses livres furent traduits en français et en allemand. Seul auteur russe d'envergure connu dans les cercles littéraires occidentaux, il était considéré non seulement comme le plus grand, mais, en fait, comme le seul écrivain russe. Et Tourguéniev se prélassait au soleil, heureux. Son charme et ses manières raffinées séduisaient les étrangers ; par contre, dans ses relations avec les écrivains et critiques russes, il se montrait tout de suite infatué et arrogant. Il se querella avec Tolstoï, Dostoïevski et Nékrassov. Il était jaloux de Tolstoï, dont il admirait en même temps profondément le génie.

En 1871, les Viardot s'installèrent à Paris, et Tourguéniev les suivit. Malgré sa fidèle passion pour Mme Viardot, il se sentit seul sans le réconfort de sa famille. Dans ses lettres à ses amis, il se plaignait de la solitude, de la « froide vieillesse », du vide spirituel de sa vie. Par moments, on le sentait désireux de retourner en Russie, mais il n'avait pas la volonté nécessaire pour changer aussi radicalement sa vie de tous les jours : le manque de volonté avait toujours été son point faible. Il n'eut jamais la trempe nécessaire pour faire face aux attaques des critiques russes qui,

après *Pères et Fils*, ne cessèrent de manifester leur parti pris contre ses nouvelles publications. Toutefois, malgré l'hostilité des critiques, Tourguéniev resta extrêmement populaire auprès des lecteurs russes, qui aimaient ses livres – la vogue de ses romans dura jusqu'au début de ce siècle – et (les jeunes, surtout) les sentiments humains et libéraux qu'il professait. Il mourut à Bougival, près de Paris, en 1883, mais son corps fut ramené à Saint-Pétersbourg. Des milliers de personnes accompagnèrent son cercueil au cimetière. Des associations, des villes, des universités avaient envoyé des délégations, etc. Les couronnes étaient innombrables, le cortège funèbre s'étirait sur trois kilomètres. Telle fut l'ultime démonstration de cette affection que les lecteurs russes avaient portée à Tourguéniev de son vivant.

Habile à décrire la nature, Tourguéniev savait également peindre de petites caricatures hautes en couleur qui rappellent celles des *country clubs* anglais : prenez, par exemple, les caricatures des dandies et des célébrités de la Russie des années 1860-1870 que Tourguéniev se délectait à esquisser : « ... il était habillé dans le style anglais le plus pur : la pointe colorée d'une pochette de soie blanche émergeait sous la forme d'un petit triangle de la poche de côté bien plate de son veston rayé : son monocle se balançait au bout d'un ruban noir assez large ; la teinte terne de ses gants de daim était assortie au gris pâle de son pantalon de pied de poule. » Tourguéniev fut le premier écrivain russe à remarquer l'effet d'un rayon de soleil brisé ou les jeux d'ombre et de lumière sur la physionomie humaine. Rappelez-vous cette jeune bohémienne qui se tenait à contre-jour et « paraissait toute noire, comme si elle avait été taillée dans du bois sombre », et le « blanc de ses yeux » qui ressortait tel « une amande d'argent ».

Ces citations sont de bons exemples de sa prose parfaitement modulée, harmonieuse, qui s'adapte gracieusement à la description du mouvement au ralenti. Telle ou telle phrase fait penser à un lézard qui se chauffe au soleil sur un mur – et les deux ou trois derniers mots se courbent comme la queue du lézard. Pourtant, d'une façon générale, son style produit un curieux effet de décousu, simplement parce que certains passages – les passages préférés de l'artiste – ont été beaucoup plus peaufinés que les autres et que, par conséquent, ils se détachent, souples et solides, agrandis, pour ainsi dire, par la prédilection que leur voue l'auteur, au milieu du courant d'une prose

honnête, claire, mais ordinaire. Miel et huile – cette comparaison peut fort bien s’appliquer aux phrases gracieuses, parfaitement lisses, qu’il compose lorsqu’il s’applique à écrire. En tant que conteur, il est artificiel et même boiteux ; oui, quand il suit ses personnages, il se met à traîner la patte, comme son héros dans *Deux gentilshommes campagnards*. Son génie littéraire n’est pas à la hauteur pour ce qui est de l’imagination littéraire, c’est-à-dire lorsqu’il s’agit de découvrir naturellement des façons de raconter une histoire qui égaleraient l’originalité de son art descriptif. Conscient peut-être de son défaut fondamental ou guidé par l’instinct de conservation artistique qui empêche un auteur de s’attarder là où il risque le plus de s’effondrer, il se dérobe à l’action ou, plus exactement, n’expose pas l’action sous forme de narration soutenue. Ses romans et ses nouvelles sont surtout des conversations échangées dans divers cadres décrits de manière charmante – de bonnes longues conversations interrompues par de courtes et savoureuses biographies et des tableaux délicats du paysage campagnard. Si d’aventure il se donne le mal de chercher la beauté hors des vieux jardins de Russie, il croupit dans une mièvrerie abjecte. Son mysticisme, plastique et pittoresque, est épicé de parfums, de brumes flottantes, de vieux portraits qui peuvent reprendre vie à tout moment, de piliers de marbre, et caetera. Ses fantômes ne vous donnent pas la chair de poule, ils vous hérissent. S’agit-il de beauté, il y va carrément : son idée du luxe se résume à ceci : « ... or, cristal, soie, diamants, fleurs, fontaines » ; et des jeunes filles parées de fleurs, mais, par ailleurs, légèrement vêtues, chantent des hymnes sur des barques, tandis que d’autres, vêtues de peaux de tigre et brandissant les coupes d’or de leur profession, folâtraient sur les rives.

Le volume des *Poèmes en prose* (1883) est l’œuvre de Tourguéniev qui date le plus. Leur mélodie est toute fautive ; leur brillant s’apparente au clinquant et leur philosophie n’est pas assez profonde pour que l’on s’y plonge dans l’espoir de trouver des perles. Ce sont néanmoins de bons exemples d’une prose russe pure et bien équilibrée. Mais l’imagination de l’auteur ne s’élève jamais au-dessus de symboles d’une parfaite banalité (tels que fées et squelettes) ; et si, dans ses plus beaux moments, sa prose a le goût d’un lait crémeux, ces poèmes en prose évoquent plutôt le caramel mou.

Ce sont peut-être les *Souvenirs d'un chasseur* qui renferment quelques-uns de ses meilleurs passages. Mise à part une certaine idéalisation des paysans, le livre présente les personnages de Tourguéniev les moins affectés, les plus authentiques, ainsi que quelques descriptions fort plaisantes de scènes, de gens et, bien sûr, de la nature.

De tous les personnages de Tourguéniev, la « jeune fille » est probablement le plus célèbre. Macha (« Les eaux tranquilles »), Natalia (*Roudine*), Liza (*Une nichée de gentilshommes*) se distinguent fort peu les unes des autres et sont toutes contenues dans la Tatiana de Pouchkine. Mais dans le déroulement de leurs histoires propres, elles ont plus de champ pour exercer leur force morale, leur douceur, et non seulement leur capacité mais, dirais-je, leur désir de sacrifier toute considération matérielle à ce qu'elles considèrent comme leur devoir, même si cela implique un renoncement complet à leur bonheur personnel en faveur de considérations morales plus élevées (Liza) ou le sacrifice de toute mondanité au nom d'une passion pure (Natalia). Tourguéniev nimbe ses héroïnes d'une douce beauté poétique qui séduit particulièrement le lecteur et a fait beaucoup pour forger l'opinion, généralement élevée, que l'on a de la femme russe.

Pères et Fils (1862)

Pères et Fils est à la fois le meilleur roman de Tourguéniev et l'un des plus brillants du XIX^e siècle. Tourguéniev est arrivé à ses fins : il a créé un personnage masculin, un jeune Russe, qui ne s'adonne pas à l'introspection, sans pour autant n'être qu'une marionnette de journaliste socialiste. Bazarov est un homme de caractère, sans doute – et s'il avait vécu jusqu'à trente ans (il sort de l'université quand nous le rencontrons), il serait peut-être devenu, au-delà du roman, un grand libéral, un médecin connu ou un révolutionnaire engagé. Mais il y a un point faible dans l'art et la nature de Tourguéniev : il est incapable de faire en sorte que ses personnages masculins triomphent dans l'existence qu'il leur a inventée. En outre, derrière l'audace et la volonté, derrière la violence de la pensée, on perçoit chez Bazarov un courant d'ardeur juvénile que le héros a peine à concilier avec la dureté d'un nihiliste en herbe. Ce nihilisme veut tout dénoncer, tout renier, mais il ne réussit ni à écarter l'amour passionné ni à réconcilier cet amour avec ses opinions sur le caractère simple et animal de l'amour. L'amour se révèle être quelque chose de plus que le passe-temps biologique de l'homme. La flamme romanesque qui embrase brusquement son âme le bouleverse, mais elle satisfait aux exigences de l'art véritable, puisqu'elle souligne chez Bazarov la logique de la jeunesse universelle, qui triomphe de la logique d'un système de pensée circonscrit – en l'occurrence le nihilisme.

Tourguéniev, semble-t-il, soustrait sa créature à une structure qu'il s'est lui-même imposée et la replace dans le monde normal du hasard. Il fait mourir Bazarov non d'une évolution interne particulière à sa nature, mais par le décret aveugle du destin. Bazarov meurt avec un courage silencieux, comme sur le champ de bataille, mais, dans sa maladie, il y a un élément de résignation en accord avec la tendance générale de soumission au destin qui colore tout l'art de Tourguéniev.

Le lecteur remarquera – je signalerai bientôt ces passages à son attention – que, dans le livre, les deux pères et l'oncle sont non seulement très différents d'Arkadi et de Bazarov, mais également l'un de l'autre. On notera aussi qu'Arkadi, le fils, est d'un naturel beaucoup plus doux, plus simple, plus ordinaire, plus normal que Bazarov. J'examinerai un certain nombre de passages qui sont particulièrement vivants et significatifs. On retiendra, par exemple, la situation suivante : le vieux Kirsanov, père d'Arkadi, a pour maîtresse Fénitchka, fille du peuple peu remuante, tendre et tout à fait charmante : une de ces natures passives parmi les jeunes héroïnes de Tourguéniev ; autour de ce centre passif gravitent trois hommes : Nikolai Kirsanov et Pavel, son frère, qui, par quelque illusion de la mémoire et de l'imagination, voit en elle une ressemblance avec une de ses anciennes flammes qui a coloré toute sa vie. Enfin, il y a Bazarov, que nous surprenons en train de flirter avec Fénitchka – flirt fortuit qui provoque un duel. Toutefois, c'est le typhus, et non Fénitchka, qui sera la cause de la mort de Bazarov.

On remarquera un détail bizarre dans la structure du roman de Tourguéniev. L'auteur se donne beaucoup de mal pour introduire ses personnages comme il se doit, les dotant de pedigrees et de traits distinctifs, mais lorsqu'ils sont enfin tous rassemblés, ô stupeur, l'histoire s'achève, le rideau tombe, tandis qu'un pesant épilogue se charge d'expliquer ce qui est censé arriver à ces créatures au-delà de l'horizon du roman. Je ne veux pas dire qu'il ne se passe rien dans ce récit ; au contraire, il déborde d'action : il y a des querelles, des escarmouches, même un duel – et des moments hautement dramatiques entourent la mort de Bazarov. Mais on s'aperçoit que tandis que l'action progresse, en marge de l'évolution des événements la vie passée des personnages est constamment élaguée et embellie par l'auteur, toujours soucieux de mettre en valeur leur âme, leur esprit, leur caractère par le biais d'illustrations fonctionnelles – l'amour que les petites gens portent à Bazarov, par exemple, ou les tentatives d'Arkadi pour se montrer à la hauteur de la sagesse toute neuve de son ami.

L'art du passage d'un thème à un autre est pour un auteur la technique la plus difficile à maîtriser, et même un artiste de premier ordre, comme Tourguéniev à son apogée, est tenté de recourir à des expédients traditionnels pour favoriser le passage d'une scène à l'autre (à cause de l'idée qu'il se fait de son lecteur : un individu pragmatique, habitué à

certaines méthodes). Les transitions de Tourguéniev sont très simples, voire banales. Au fur et à mesure que nous avancerons dans le récit et que nous nous arrêterons pour étudier divers exemples de style et de structure, nous accumulerons progressivement une petite collection de ces procédés simplistes.

Il y a d'abord le ton de l'introduction : « Alors, toujours rien en vue ? [...] Telle était la question que posait en ce 20 mai 1859 un monsieur qui devait avoir un peu plus de quarante ans », etc. Là-dessus arrive Arkadi ; puis c'est au tour de Bazarov d'être présenté :

« Nikolaï Pétrovitch se retourna vivement et, se dirigeant vers un homme de haute taille vêtu d'une longue houppelande de drap grossier ornée de glands qui venait de descendre de la voiture, il serra chaleureusement la main rugueuse, non gantée, que l'autre ne lui tendit pas immédiatement.

« “Je suis sincèrement heureux et très reconnaissant de l'aimable idée que vous avez eue de nous rendre visite, commença-t-il. Puis-je vous demander votre nom et votre patronyme ?

« — Eugène Vassiliev”, répondit Bazarov d'une voix traînante mais virile ; et tandis qu'il rabattait le col de sa houppelande, Nikolaï Pétrovitch put voir son visage en entier. Long, émacié, avec un large front, un nez aplati du haut mais pointu du bas, de grands yeux verdâtres et de longs favoris couleur sable, ce visage s'éclairait d'un sourire tranquille et exprimait l'assurance et l'intelligence.

« “J'espère, cher Eugène Vassiliitch, que vous ne vous ennuierez pas chez nous”, poursuivit Nikolaï Pétrovitch.

« Les lèvres minces de Bazarov bougèrent imperceptiblement ; mais il ne répondit rien, se contentant d'enlever sa casquette. Ses cheveux blond foncé, longs et épais, ne parvenaient pas à dissimuler les grosses bosses de son crâne. »

L'oncle Pavel nous est présenté au début du chapitre 4 : « ... à cet instant, un homme de taille moyenne en *suit* anglais de couleur foncée, cravate basse à la mode et bottines vernies, entra dans le salon. C'était Pavel Pétrovitch Kirsanov. Il paraissait environ quarante-cinq ans ; ses cheveux gris coupés court brillaient d'un éclat sombre, comme de l'argenterie neuve ; son visage au teint jaune mais sans rides était d'une régularité et d'une pureté de traits extrêmes, comme s'il eût été ciselé

d'un burin léger et délicat, et conservait des vestiges d'une remarquable beauté ; ses yeux lumineux, noirs, en amande, étaient particulièrement magnifiques. Toute son apparence, raffinée et racée, avait gardé la grâce de la jeunesse et cet air de vouloir s'élever bien au-dessus de la terre que l'on perd en grande partie passé vingt ans.

« Pavel Pétrovitch sortit de la poche de son pantalon sa belle main aux ongles roses, longs et effilés, une main qui semblait encore plus belle du fait qu'elle se détachait sur la blancheur neigeuse de la manchette, boutonnée d'une seule grosse opale, et la tendit à son neveu. Après un *shake-hands* à l'européenne, il l'embrassa trois fois à la mode russe, c'est-à-dire qu'il effleura trois fois sa joue de sa moustache parfumée et dit : "Bienvenue." »

Bazarov et l'oncle Pavel se détestent dès le premier contact, et l'artifice qu'emploie ici Tourguéniev est emprunté à la technique de la comédie : chacun confie ses sentiments séparément, et symétriquement, à un ami. C'est ainsi que, s'adressant à son frère, l'oncle Pavel critique l'apparence négligée de Bazarov, et, un peu plus loin, après le souper, Bazarov, parlant à Arkadi, critique les ongles merveilleusement soignés de Pavel. Simple procédé de symétrie, particulièrement évident ici où l'ornementation de la structure conventionnelle est artistiquement supérieure en art à la convention elle-même.

Le premier repas où ils se retrouvent, le souper, se passe dans le calme. L'oncle Pavel et Bazarov ont été mis en présence, mais leur premier conflit viendra plus tard. Tout à la fin du chapitre 4, une nouvelle personne est introduite dans l'orbite de l'oncle Pavel : Pavel Pétrovitch, « assis dans son cabinet jusque bien après minuit dans un large fauteuil de Gambes, devant la cheminée où les charbons se consumaient faiblement. [...] Il avait une expression concentrée et revêche qui n'est pas celle d'un homme absorbé dans ses seuls souvenirs. Et dans une petite pièce à l'arrière de la maison, une jeune femme portant une liseuse bleue, un fichu blanc jeté sur ses cheveux noirs, était assise sur un gros coffre : c'était Fénitchka. Tantôt elle prêtait l'oreille, tantôt elle somnolait ou jetait un coup d'œil du côté de la porte, au-delà de laquelle on apercevait un berceau d'où s'élevait la respiration égale d'un bébé endormi. »

Selon l'objectif de Tourguéniev, il est important de lier, dans l'esprit du lecteur, l'oncle Pavel à la maîtresse de Nikolai. Arkadi apprend – un peu après le lecteur – qu'il a un petit frère, Mitia.

Le repas suivant, le petit déjeuner, commence sans Bazarov.

Le terrain n'a pas encore été préparé et Tourguéniev envoie Bazarov à la chasse aux grenouilles, tandis qu'Arkadi explique à l'oncle Pavel les idées de Bazarov :

« “Ce qu'est Bazarov ?” Arkadi souriait. “Voudriez-vous, mon oncle, que je vous dise précisément ce qu'il est ?

« — Si tu veux bien, mon neveu.

« — C'est un nihiliste.” [...]

« “Un nihiliste, trouva moyen de dire Nikolai Pétrovitch. Cela vient du latin *nihil*, ‘rien’ », autant que je puisse en juger ; le mot doit donc désigner un homme qui... qui ne reconnaît rien ?

« — Dis plutôt : ‘ qui ne respecte rien ’, corrigea Pavel Pétrovitch en se remettant à beurrer sa tartine.

« — Qui regarde tout du point de vue critique, précisa Arkadi.

« — N'est-ce pas la même chose ? s'enquit l'oncle.

« — Non, pas du tout. Un nihiliste est un homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui n'accepte aucun principe d'emblée, quel que soit le respect dont ce principe est auréolé.” [...]

« “Voilà donc. Je vois que ce n'est pas dans notre ligne. [...] Il y a eu les hégélistes, mais maintenant vous avez les nihilistes. On verra bien comment vous subsisterez dans un vide, dans un vide absolu. Et maintenant, Nikolai Pétrovitch mon frère, sonne, s'il te plaît, c'est l'heure de mon cacao.” »

Tout de suite après, Fénitchka apparaît. Soulignons la description admirable qui nous en est faite : « C'était une jeune femme d'environ vingt-trois ans, d'une blancheur et d'une douceur exquis, aux cheveux et aux yeux noirs, aux lèvres rouges, petites et rondes comme celles des enfants, aux mains fines et délicates. Elle portait une jolie robe imprimée ; un fichu bleu tout neuf couvrait légèrement ses tendres épaules. Elle tenait une grande tasse de cacao et, l'ayant posée devant Pavel Pétrovitch, se trouva toute confuse ; le sang brûlant afflua en une vague cramoisie sous la peau fine de son joli visage. Elle baissa les yeux et resta debout devant la table, s'y appuyant légèrement du bout des doigts. Elle paraissait gênée d'être venue et à la fois consciente qu'elle en avait le droit. » Bazarov, le chasseur de grenouilles, rentre à la fin du chapitre. Au chapitre suivant, la table du petit déjeuner sert d'arène à la première joute entre l'oncle Pavel et le jeune nihiliste ; le score est serré.

« “Arkadi Pétrovitch nous disait à l’instant que vous ne reconnaissez aucune autorité... que vous ne croyez pas aux autorités ?

« — Pourquoi en reconnaîtrais-je ? Et à quoi devrais-je croire ? Quand quelqu’un parle de façon sensée, j’acquiesce et c’est tout.

« — Et tous les Allemands [les savants] ne parlent-ils que pour dire des choses sensées ? demanda Pavel Pétrovitch, dont le visage revêtit une expression aussi indifférente, aussi lointaine, que s’il s’était retiré sur quelque empyrée.

« — Pas tous”, répondit Bazarov avec un petit bâillement ; il n’avait manifestement aucune envie de poursuivre le débat. [...]

« “Pour ma part, reprit Pavel Pétrovitch non sans quelque effort, je mets quelque obstination à ne pas aimer les Allemands [...] Mon frère, par exemple, éprouve beaucoup de sympathie pour eux... Mais maintenant, ils sont tous devenus des chimistes et des matérialistes...

« — Un chimiste qui connaît son affaire est vingt fois plus utile que n’importe quel poète”, lança Bazarov. »

Lors d’une chasse aux insectes, Bazarov a trouvé ce que Tourguéniev et lui appellent un « spécimen rare » de scarabée. Le terme est mal choisi : il s’agit, bien sûr, non pas d’un « spécimen » mais d’une « espèce » ; le scarabée d’eau en question n’appartient d’ailleurs pas à une espèce rare. Il n’y a que ceux qui n’y connaissent rien en histoire naturelle qui confondent spécimen et espèce. En général, les descriptions que Tourguéniev nous fait des expéditions de Bazarov sont plutôt boiteuses.

Nous noterons que, malgré le soin qu’a pris Tourguéniev de préparer la première escarmouche dans les moindres détails, la grossièreté de l’oncle Pavel semble manquer de réalisme.

Par « réalisme », je ne fais évidemment qu’indiquer ce qu’un lecteur moyen, appartenant à un degré de civilisation moyen, perçoit comme conforme à une réalité moyenne de la vie. Dans l’esprit du lecteur, l’oncle Pavel a déjà acquis la réputation d’un monsieur très chic, rompu aux usages du monde, tiré à quatre épingles, qui ne prendrait guère la peine d’interpeller si vigoureusement un garçon rencontré au hasard, l’ami de son neveu et l’hôte de son frère.

J’ai déjà mentionné comme un trait curieux de la structure de ses œuvres la façon qu’a Tourguéniev d’étaler le passé de ses personnages tout au long de l’intrigue. La fin du chapitre 6 en est un bon exemple : « Et

Arkadi raconta à Bazarov l'histoire de l'oncle Pavel. » Celle-ci, transmise au lecteur au chapitre 7, interrompt brutalement le cours du récit. Nous apprenons la liaison de l'oncle Pavel avec la princesse R., femme fascinante et fatale, liaison qui remonte aux années 1830. Cette dame romanesque, sphynx dont l'énigme trouve finalement sa solution dans le mysticisme organisé, quitte Pavel Kirsanov vers 1838 et meurt en 1848. Depuis lors et jusqu'à ce jour (1859), Pavel Kirsanov a mené une existence retirée sur les terres de son frère.

Nous découvrons un peu plus loin que Fénitchka a non seulement remplacé Maria, son épouse (défunte), dans l'affection de Nikolai Kirsanov, mais également la princesse R. dans l'affection de l'oncle Pavel ; autre cas de simple symétrie de structure. La chambre de Fénitchka nous est décrite à travers les yeux de l'oncle Pavel :

« La petite pièce au plafond bas où il se trouvait était très propre et très intime. Elle sentait le plancher fraîchement repeint, la camomille et la mélisse. Le long des murs étaient rangées des chaises au dossier en forme de lyre qu'avait achetées feu le général en Pologne, pendant la campagne [la campagne de 1812] ; dans un angle, se dressait un lit recouvert d'un voile de mousseline, près d'un coffre bardé de fer au couvercle arrondi. Dans l'angle opposé, une petite veilleuse brûlait devant une grande icône sombre de Nicolas le Thaumaturge, et un minuscule œuf en porcelaine, attaché par un ruban rouge à l'auréole en relief du saint, pendait devant sa poitrine ; sur le rebord des fenêtres, des bocaux de verre verdâtre contenant les confitures de l'année précédente, soigneusement attachés, laissaient filtrer une lumière verte ; sur leur couvercle de papier, Fénitchka avait écrit elle-même en grosses lettres : "Grozeilles à macro" – Nikolai Pétrovitch aimait particulièrement cette confiture. Au bout d'un long cordon pendait une cage avec un chardonneret à queue courte ; l'oiseau pépiait et sautillait sans arrêt, et la cage se balançait et oscillait tandis que des grains de chènevis tombaient par terre avec un petit bruit sec. Sur le mur, juste au-dessus d'une petite commode, il y avait quelques médiocres photographies de Nikolai Pétrovitch dans des poses variées prises par quelque photographe itinérant ; tout à côté, un portrait complètement raté de Fénitchka elle-même : un visage sans yeux au sourire contraint dans un cadre sombre, voilà tout ce qu'on pouvait distinguer. Et au-dessus de Fénitchka, le général Iermolov, en manteau de feutre circassien, fixait d'un

air menaçant les lointaines montagnes du Caucase, au-dessous d'une petite pelote à épingles en forme de chaussure qui lui tombait en plein sur le front. »

Voyez maintenant la façon dont le récit s'arrête une nouvelle fois pour permettre à l'auteur de nous donner un aperçu du passé de Fénitchka :

« Nikolai Pétrovitch avait fait la connaissance de Fénitchka trois ans auparavant, un soir où il avait été obligé de passer la nuit à l'auberge d'une lointaine petite ville de province. Il fut agréablement surpris par la propreté de la chambre qu'on lui donna, par la fraîcheur des draps. [...] À cette époque, Nikolai Kirsanov venait d'emménager dans sa nouvelle demeure et, ne voulant pas garder de serfs à la maison, il cherchait à engager des domestiques ; de son côté, la patronne de l'auberge se plaignait du petit nombre des voyageurs et de la dureté des temps ; il lui proposa de venir chez lui en qualité d'intendante ; elle accepta. Son mari était mort depuis longtemps, lui laissant une fille unique, Fénitchka [...], qui avait alors dix-sept ans [...], menait une vie des plus calmes, des plus discrètes, et il n'y avait que le dimanche, à l'église paroissiale, que Nikolai Pétrovitch pouvait apercevoir, un peu à l'écart, le profil délicat de son petit visage blanc. Plus d'une année passa ainsi. »

Nikolai la soigne pour une inflammation de l'œil, qui sera vite guérie, mais « l'impression qu'elle avait produite sur Nikolai Pétrovitch ne se dissipa pas aussi rapidement. Ce visage pur et fin craintivement levé vers lui le poursuivait ; il sentait sur ses paumes ces cheveux soyeux, il revoyait ces lèvres innocentes à peine entrouvertes à travers lesquelles de petites dents humides et nacrées brillaient au soleil. Il se mit à la regarder avec une grande attention à l'église, essaya de lier conversation avec elle. [...]

« Peu à peu elle s'habitua à lui, mais elle était encore timide en sa présence, quand sa mère, Arina, mourut subitement du choléra. De quel côté Fénitchka devait-elle se tourner ? De sa mère, elle avait hérité l'amour de l'ordre, le bon sens et le sérieux ; mais elle était si jeune, si seule, et Nikolai Pétrovitch était lui-même si bon, si peu exigeant... Il n'est pas besoin d'en dire davantage... »

Les détails sont admirables, cette inflammation de l'œil est un chef-d'œuvre, mais la structure est boiteuse et le dernier paragraphe de ce passage bancal est gauche : « Il n'est pas besoin d'en dire davantage. » Remarque bizarre et inepte, impliquant que certaines choses sont si

évidentes pour le lecteur qu'elles ne valent pas la peine qu'on s'y arrête. Effectivement, le lecteur ne devrait guère éprouver de difficulté à imaginer précisément l'événement sur lequel Tourguéniev jette un voile prude et prudent.

Bazarov rencontre Fénitchka ; rien d'étonnant à ce que le bébé de la jeune femme s'attache à lui. Nous connaissons déjà la popularité dont jouit Bazarov auprès des petites âmes simples – paysans barbus, gamins, servantes.

En compagnie de Bazarov, nous entendons également le vieux Kirsanov jouer du Schubert...

Le début du chapitre 10 illustre bien un autre procédé caractéristique de Tourguéniev – une modulation que l'on trouve dans l'épilogue de ses romans courts, ou, comme ici, lorsque l'auteur juge nécessaire de s'arrêter pour jeter un coup d'œil sur la présentation et la distribution de ses personnages. A vrai dire, c'est en réalité une de ces pauses qui permettent d'identifier la station émettrice. Bazarov est classé en fonction des réactions qu'il suscite chez autrui :

« Toute la maisonnée s'était habituée à lui, à ses manières désinvoltes, à ses réponses monosyllabiques. Fénitchka, en particulier, s'était si bien accoutumée à lui qu'une nuit elle le fit réveiller : Mitia avait des convulsions. Et Bazarov était venu et, moitié plaisantant, moitié bâillant, selon son habitude, il avait passé deux heures avec elle et soulagé l'enfant. Par contre, Pavel Pétrovitch s'était mis à détester Bazarov de toute la force de son âme ; il le considérait comme un orgueilleux, un impudent, un cynique et un plébéien. Il soupçonnait Bazarov de n'avoir aucun respect et d'avoir presque du mépris pour lui – lui, Pavel Kirsanov ! Nikolai Pétrovitch avait un peu peur du jeune "nihiliste" et nourrissait quelques doutes quant aux bienfaits de son influence sur Arkadi ; mais il l'écoutait volontiers et assistait non moins volontiers à ses expériences de physique ou de chimie. Bazarov avait apporté son microscope et passait des heures penché sur lui. Les domestiques s'attachèrent à lui, eux aussi, malgré ses railleries ; ils estimaient qu'après tout, c'était un homme de leur espèce, qu'il n'était pas un "maître" [...]. Les enfants de la ferme couraient derrière le "docteur" comme des chiots. Le vieux Prokofitch était le seul qui ne l'aimât pas ; à table, il lui présentait les plats d'un air bougon [...]. À sa façon, Prokofitch était tout autant un aristocrate que Pavel Pétrovitch. »

Voici maintenant, pour la première fois dans le roman, le fastidieux procédé de l'écoute aux portes, si bien décrit à propos de Lermontov :

« Un jour où ils tardaient à rentrer, Nikolai Pétrovitch sortit dans le jardin à leur rencontre ; alors qu'il approchait de la tonnelle, il entendit les pas rapides et les voix des deux jeunes gens. Ils avançaient de l'autre côté de la tonnelle et ne pouvaient le voir.

« “Tu ne connais pas assez mon père”, disait Arkadi.

Nikolai Pétrovitch retint son souffle.

« “Ton père est un brave homme, dit Bazarov, mais il est dépassé ; il a fait son temps.” »

« Nikolai Pétrovitch tendit l'oreille. Arkadi ne répondit rien.

« L'homme “dépassé” resta immobile une minute ou deux, puis il rentra vers la maison d'un pas traînant.

« “Avant-hier, je le regardais lire Pouchkine, continuait cependant Bazarov. Explique-lui, s'il te plaît, que cela ne sert à rien ! Après tout, ce n'est plus un gamin ; il est grand temps qu'il laisse tomber ces niaiseries. Quelle idée d'être un romantique de nos jours ! Donne-lui quelque chose d'utile à lire !

« — Quoi, par exemple ? demanda Arkadi.

« — Oh ! je pense à *Stoff und Kraft* de Büchner, pour commencer.

« — C'est aussi ce que je pense, renchérit Arkadi. *Stoff und Kraft* est écrit en langage populaire.” »

On dirait que Tourguéniev cherche des artifices susceptibles d'animer son récit : *Stoff und Kraft (Matière et Force)* fournit un petit intermède amusant. Une nouvelle marionnette apparaît : Mathieu Koliazine, cousin des Kirsanov, qui a été élevé par l'oncle Koliazine. Ce Mathieu Koliazine, inspecteur du gouvernement chargé de contrôler les activités du maire de l'endroit, sera l'instrument qui permettra à Tourguéniev d'envoyer Arkadi et Bazarov à la ville ; c'est alors que Bazarov rencontrera une femme fascinante, qui n'est pas sans rapport avec la princesse R. de l'oncle Pavel.

Au second round du combat qui oppose Pavel à Bazarov, les adversaires en viennent aux prises au cours d'un thé, en fin d'après-midi, quinze jours après leur premier accrochage. (Les repas qui ont eu lieu entre-temps – et il y en a bien une cinquantaine : trois par jour multipliés par quatorze –

sont vaguement laissés à l'imagination du lecteur.) Mais il faut commencer par déblayer le terrain :

« On parla alors d'un propriétaire voisin. "Une canaille, rien qu'un sale petit aristocrate, dit d'un ton neutre Bazarov, qui l'avait rencontré à Saint-Pétersbourg.

« — Permettez-moi de vous poser une question", commença Pavel Pétrovitch, et ses lèvres se mirent à trembler : "selon vos idées, les mots 'canaille' et 'aristocrate' ont un seul et même sens ?

« — J'ai dit : 'rien qu'un sale petit aristocrate'", répondit Bazarov en avalant paresseusement une gorgée de thé. [...]

« Pavel Pétrovitch pâlit.

« "C'est une tout autre question. Je ne suis nullement forcé de vous expliquer en ce moment pourquoi je me tourne les pouces, pour reprendre votre expression. Je vous dirai simplement que l'aristocratie est un principe et qu'à notre époque, seuls des êtres immoraux ou frivoles peuvent vivre sans principes [...]."

« Pavel Pétrovitch haussa légèrement les sourcils.

« "Ainsi donc, dit-il d'une voix étrangement calme, le nihilisme serait le remède à tous nos maux, et vous, nos héros et nos sauveurs. Bien. Mais pourquoi alors vous en prendre aux autres – et même à ceux qui, comme vous, accusent ? Vous n'êtes pas en reste lorsqu'il s'agit de parler." [...]

« "Notre discussion est allée trop loin ; mieux vaut nous en tenir là, je pense. Mais je serai heureux de vous donner raison, ajouta Bazarov en se levant, lorsque vous me montrerez une seule institution dans notre mode de vie actuel de caractère familial ou social qui n'appelle pas un refus total et sans merci. [...] Suivez mon conseil, Pavel Pétrovitch, donnez-vous deux jours pour y repenser ; vous n'avez guère de chance de trouver quoi que ce soit sur-le-champ. Passez toutes nos classes en revue et prenez le temps de réfléchir soigneusement sur chacune d'entre elles, et pendant ce temps, Arkadi et moi nous...

« — Continuez donc à vous moquer de tout ! lança Pavel Pétrovitch.

« — Non, nous continuerons à disséquer nos grenouilles. Viens, Arkadi ; à tout à l'heure, messieurs !" »

Si étrange que cela puisse paraître, Tourguéniev s'obstine à s'empêtrer dans la description des états d'âme de ses personnages, à arranger des scènes au lieu de faire agir les protagonistes. On s'en aperçoit

particulièrement au chapitre 11, dans lequel on compare les deux frères Pavel et Nikolai et où se glisse ce charmant petit paysage. « Le soir était venu, le soleil s'était caché derrière un bosquet de trembles qui se trouvait à quatre cents mètres du jardin environ et dont l'ombre s'étirait à l'infini à travers les champs immobiles... »

Les chapitres suivants sont consacrés à la visite d'Arkadi et de Bazarov à la ville. La ville apparaît désormais comme un point médian et un trait d'union entre le domaine des Kirsanov et la maison de campagne des Bazarov, située à une quarantaine de kilomètres de là, en direction opposée.

Tourguéniev nous présente des personnages d'un grotesque évident. Mme Odintsov est mentionnée pour la première fois lors d'une conversation chez une féministe d'avant-garde.

« “Y a-t-il de jolies femmes par ici ? s'enquit Bazarov en vidant son troisième verre de vin.

« — Bien sûr qu'il y en a, répondit Eudoxie, mais voyez-vous, ce sont toutes des créatures à la tête vide. *Mon amie** Odintsov, par exemple, n'est pas mal du tout. Il est navrant que sa réputation soit quelque peu...” » [* En français dans le texte. (N.d.T.)]

Bazarov aperçoit Mme Odintsov pour la première fois au bal du gouverneur.

« Arkadi se retourna et vit une femme élancée en robe noire qui se tenait à l'entrée de la salle. Il fut frappé par la dignité de son maintien. Ses bras nus retombaient gracieusement le long de son corps svelte, de légères tiges de fuchsia flottaient gracieusement de ses cheveux brillants sur ses épaules tombantes ; ses yeux clairs, sous un front blanc quelque peu bombé, vous regardaient d'un air tranquille et intelligent – tranquille, précisément, et non rêveur – et un sourire à peine perceptible flottait sur ses lèvres. De son visage rayonnait une force bienveillante et douce. [...]

« L'attention de Bazarov était, elle aussi, tournée vers Mme Odintsov.

« “Qui peut-elle bien être ? Elle ne ressemble pas à ces autres bonnes femmes.” »

Arkadi lui est présenté ; il l'invite pour la prochaine mazurka.

« Arkadi décida qu'il n'avait encore jamais rencontré une femme aussi séduisante. Ses oreilles ne pouvaient se défaire du son de sa voix ; les plis mêmes de sa robe semblaient retomber sur elle autrement que sur toutes les

autres femmes, avec plus de grâce, plus d'ampleur, et ses mouvements étaient à la fois particulièrement harmonieux et naturels. »

Au lieu de danser (il dansait mal), Arkadi bavarde avec elle pendant la mazurka, « tout pénétré du bonheur d'être près d'elle, de lui parler, de regarder ses yeux, son joli front, tout son charmant visage grave, intelligent. Elle-même parlait peu, mais ses paroles reflétaient sa connaissance de la vie ; d'après certaines de ses remarques, Arkadi conclut que cette jeune femme avait déjà senti et perçu bien des choses.

« “Qui était donc avec vous lorsque monsieur Sitnikov vous a amené près de moi ? lui demanda-t-elle.

« — Tiens, vous l'avez remarqué ? interrogea à son tour Arkadi. Il a un visage sympathique, n'est-ce pas ? C'est un nommé Bazarov, un de mes amis.”

« Arkadi se mit à parler de son « ami ». Il en parla avec tant de détails et avec un tel enthousiasme que Mme Odintsov se tourna vers celui-ci et le regarda attentivement. [...]

« Le gouverneur s'approcha de Mme Odintsov, lui annonça que le dîner était servi et, l'air préoccupé, lui offrit son bras. En s'éloignant, elle se retourna pour adresser à Arkadi un dernier sourire et un signe de tête. Il s'inclina très bas, la suivit des yeux (que sa silhouette lui sembla gracieuse, comme inondée de l'éclat un peu gris de la soie noire !) [...].

« “Eh bien ? s'enquit Bazarov aussitôt qu'Arkadi l'eut rejoint dans leur coin. Un monsieur me racontait à l'instant que cette dame est... ouille-ouille-ouille ; mais je t'avouerai que ce monsieur m'a l'air parfaitement stupide. Enfin, écoute, d'après toi, est-elle réellement... ouille-ouille-ouille ?

« — Je ne comprends pas vraiment ce qu'il entend par là, répondit Arkadi.

« — Allons donc ! Quelle innocence !

« — En ce cas, je ne comprends pas le monsieur dont tu me rapportes les propos. Mme Odintsov est indiscutablement charmante, mais elle a l'air si froid et si austère que...

« — L'eau qui dort... tu sais bien... Elle est froide, dis-tu. C'est précisément ce qui lui donne sa saveur. Tu aimes bien les glaces, non ?

« — Peut-être, marmonna Arkadi ; je suis mauvais juge en la matière. Elle souhaite te rencontrer et m'a demandé de t'amener chez elle.

« — Je peux imaginer le portrait que tu lui auras fait de moi ! Peu importe, tu as bien fait. Emmène-moi ! Quelle qu'elle soit – une simple lionne de province ou une 'femme émancipée' à la Koukchine [Eudoxie] –, il n'en reste pas moins qu'elle a une de ces paires d'épaules dont je n'ai pas vu la pareille depuis belle lurette. » »

Voilà du meilleur Tourguéniev : un pinceau délicat et vivant (cet « éclat un peu gris » est admirable), un sens merveilleux de la couleur, de la lumière et des ombres. Le « ouille-ouille-ouille » est la célèbre exclamation russe oi'-oi-oi' que l'on entend encore de nos jours à New York chez les Arméniens, les Juifs ou les Grecs d'origine russe. Vous remarquerez que le lendemain, lorsqu'il est présenté à Mme Odintsov, on nous laisse entendre que, pour la première fois, Bazarov, l'homme fort, pourrait bien perdre son assurance : « Arkadi présenta Bazarov et constata avec une secrète surprise qu'il semblait intimidé, tandis que Mme Odintsov restait parfaitement calme, comme la veille. Bazarov lui-même avait conscience d'être intimidé et en était contrarié. « C'est le comble ! Peur d'un jupon ! » pensa-t-il ; et, s'étant affalé dans un fauteuil sans façons, à la Sitnikov, il se mit à parler avec une aisance exagérée, tandis que Mme Odintsov gardait ses yeux limpides rivés sur lui. » Bazarov, plébéien résolu, va tomber éperdument amoureux d'Anna, l'aristocrate.

Tourguéniev a recours à un procédé qui finit à la longue par devenir fastidieux : la pause pour une esquisse biographique ; il en profite ici pour nous décrire le passé d'Anna Odintsov la jeune veuve (son mariage avec Odintsov a duré six ans). Anna perçoit le charme de Bazarov sous ses dehors frustes. Soulignons cette observation de Tourguéniev : « La vulgarité suffisait à la repousser, et nul n'aurait pu accuser Bazarov de vulgarité. »

Nous accompagnons maintenant Arkadi et Bazarov dans la charmante propriété d'Anna, où ils passeront une quinzaine de jours. Nikolskoïé est situé à quelques kilomètres de la ville. De là, Bazarov a l'intention de se rendre chez son père. On notera qu'il a laissé son microscope et d'autres affaires chez les Kirsanov, à Mariino, expédient soigneusement mis au point par Tourguéniev pour ramener Bazarov chez les Kirsanov et en finir ainsi avec le thème Pavel-Fénitchka-Bazarov.

Les chapitres qui se déroulent à Nikolskoïé donnent lieu à de merveilleuses petites scènes, comme l'apparition de Katia et du lévrier :

« Une belle levrette à collier bleu entra en courant dans le salon, faisant crépiter ses griffes sur le parquet, suivie immédiatement d'une jeune fille de dix-huit ans, aux cheveux noirs et au teint basané ; elle avait le visage un peu rond, mais agréable, et de petits yeux sombres. Elle portait un panier rempli de fleurs.

« “Et voici ma Katia”, dit Anna en la désignant d'un mouvement de la tête.

« Katia fit une petite révérence, alla se mettre à côté de sa sœur et se mit à trier les fleurs. [...]

« Lorsque Katia parlait, elle avait un sourire vraiment charmant, timide et franc, et vous dévisageait de par-dessous ses sourcils avec une sorte de sévérité teintée d'humour. Tout en elle avait encore la verdeur de la jeunesse : sa voix, le velouté de son visage, ses mains roses dont la paume était tachetée de blanc, et ses épaules un tantinet étroites. Elle rougissait sans cesse et respirait vite. »

Nous sommes maintenant en droit d'espérer quelques bonnes conversations entre Bazarov et Anna – et nous sommes récompensés : conversation numéro un, au chapitre 16 (« Oui, on dirait que cela vous étonne... Pourquoi ? » – ce genre de choses) ; conversation numéro deux au chapitre suivant et numéro trois au chapitre 18. Dans la première, Bazarov étale le répertoire d'idées des jeunes progressistes de l'époque. Anna l'écoute, calme, élégante, langoureuse. Vous noterez la description charmante de sa tante :

« La princesse Kh., petite femme desséchée au visage évoquant un petit poing serré et aux yeux méchants sous une mauvaise perruque grise, fit son entrée et, saluant à peine les invités d'un signe de tête, sombra dans un large fauteuil de velours dans lequel nul autre qu'elle n'avait le droit de s'asseoir. Katia glissa un tabouret sous ses pieds ; la vieille femme ne lui dit pas merci, ne jeta pas un regard vers elle ; simplement, ses mains s'agitèrent sous le châle jaune qui recouvrait pratiquement tout son corps desséché. La princesse aimait le jaune : son bonnet, lui aussi, avait des rubans jaune vif. »

Le père d'Arkadi nous avait joué du Schubert, c'est maintenant au tour de Katia de nous jouer la Fantaisie en ut mineur de Mozart : les détails musicaux fournis par Tourguéniev agaçaient prodigieusement son ennemi, Dostoïevski. Plus loin, ils partent herboriser ; autre pause permettant

d'ajouter quelques traits au profil d'Anna. « Curieux homme que ce médecin ! » songe-t-elle.

Bientôt, Bazarov est éperdument amoureux d'elle : « Le sang lui brûlait rien qu'en pensant à elle ; il en eût aisément maîtrisé les ardeurs, mais quelque chose d'autre s'était emparé de lui, quelque chose qu'il n'avait jamais admis, dont il s'était toujours moqué, et contre quoi tout son orgueil se révoltait. [...] Il s'imaginait tout à coup que ces bras chastes s'enrouleraient un jour autour de son cou, que ces lèvres fières répondraient à ses baisers, que ce regard pétillant d'intelligence se porterait sur le sien avec tendresse – oui, avec tendresse – ; alors la tête se mettait à lui tourner et, pendant un instant, il ne savait plus où il était, jusqu'à ce que l'indignation l'envahît à nouveau. Il se surprenait à nourrir toutes sortes de pensées "honteuses", comme si quelque esprit malin se moquait de lui. Parfois, il lui semblait qu'un changement survenait également chez Mme Odintsov, qu'un je-ne-sais-quoi se reflétait dans l'expression de son visage, qui peut-être... Mais dès qu'il en arrivait à ce point, il tapait du pied ou grinçait des dents, et se menaçait lui-même du poing. » (Je n'ai jamais spécialement goûté ces grincements de dents ni ces poings menaçants.) Il décide de partir, et « elle pâlit ».

L'entrée du vieux majordome, qu'on a envoyé voir si Eugène arrivait enfin, introduit une note pathétique dans le récit. C'est le début du thème de la famille Bazarov, le plus réussi du roman.

Nous voici prêts pour la conversation numéro deux. La scène de la nuit d'été se passe à l'intérieur ; une fenêtre y joue le rôle romanesque bien connu :

« "Pourquoi partir ?" dit Anna en baissant la voix.

« Il la regarda. Elle avait rejeté la tête contre le dossier de son fauteuil et croisé sur sa poitrine ses bras nus jusqu'au coude. Elle semblait plus pâle à la lumière de l'unique lampe, coiffée d'un abat-jour de papier découpé. Une ample robe blanche l'enveloppait tout entière dans ses plis gracieux ; le bout de ses pieds, croisés eux aussi, était à peine visible.

« "Et pourquoi rester ?" repartit Bazarov.

« Mme Odintsov tourna légèrement la tête.

« "Vous me demandez pourquoi ? N'étiez-vous pas heureux ici ? Ou bien pensez-vous qu'on ne vous regrettera pas ?

« — J'en suis sûr."

« Mme Odintsov resta un instant silencieuse.

« Vous avez tort de le penser. D'ailleurs, je ne vous crois pas. Vous n'avez pu dire cela sérieusement.»

« Bazarov était toujours assis, impassible.

« Eugene Vassiliitch, pourquoi ne dites-vous rien ?

« — Pourquoi ? Que voulez-vous que je vous dise ? Ça ne sert à rien de regretter les gens en général – et surtout pas moi.» [...]

« “Ouvrez cette fenêtre... je ne sais pas pourquoi j'ai l'impression d'étouffer à moitié.”

« Bazarov se leva et, d'un geste, poussa la fenêtre. Elle s'ouvrit bruyamment d'un seul coup. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle s'ouvrît aussi facilement ; en outre, ses mains tremblaient. La nuit sombre et moelleuse se glissa dans la pièce avec son ciel presque noir, ses feuilles bruissant à peine et l'odeur fraîche du grand air pur. [...]

« “Nous sommes devenus de si bons amis... souffla Bazarov d'une voix sourde.

« — Oui !... J'avais en effet oublié que vous vouliez partir.”

« Bazarov se leva. La lampe brillait faiblement au milieu de la pièce obscure, embaumée, isolée. De temps à autre, le store tremblotait et la fraîcheur insidieuse de la nuit se coulait dans la chambre, cette nuit dont on percevait les mystérieux murmures. Mme Odintsov ne bougeait pas. Un émoi secret la submergeait peu à peu. Il gagna Bazarov. Il se rendit soudain compte qu'il était seul en compagnie d'une femme jeune et belle.

« “Où allez-vous ?” lui demanda-t-elle lentement.

« Il ne répondit pas et s'affala dans un fauteuil. [...]

« “Attendez, un instant !” murmura Anna.

« Ses yeux se posèrent sur Bazarov ; on aurait dit qu'elle l'examinait intensément.

« Il traversa la pièce à grandes enjambées, puis, brusquement, s'approcha d'elle, lui jeta un “bonsoir” hâtif, lui serra si fort la main qu'elle en cria presque, et sortit. Elle porta à ses lèvres ses doigts écrasés, souffla dessus, et, se levant tout à coup du fauteuil d'un mouvement impulsif, se dirigea à pas rapides vers la porte, comme si elle eût souhaité faire revenir Bazarov. [...]

Sa natte se déroula et glissa sur son épaule comme un serpent sombre. La lampe brûla longtemps dans la chambre d'Anna

Sergueïevna, et longtemps elle resta assise, sans bouger, passant seulement de temps à autre la main le long de ses bras saisis par le froid de la nuit.

« Bazarov regagna sa chambre deux heures plus tard, les bottes trempées de rosée, emmitouflé jusqu'aux oreilles, l'air sombre. »

Au chapitre 18 intervient la conversation numéro trois, qui se termine par un éclat passionné. Et la fenêtre est toujours là...

« Mme Odintsov étendit ses deux mains en avant, mais Bazarov appuyait son front contre la vitre de la fenêtre. Il haletait ; il tremblait visiblement de tout son corps. Ce n'était toutefois pas le tremblement de timidité de la jeunesse, ce n'étaient pas les affres délicieuses d'une première déclaration d'amour qui l'envahissaient : il était aux prises avec la passion, puissante et douloureuse – une passion qui tenait de la haine, et qui n'était pas sans lien avec elle. Mme Odintsov eut à la fois peur et pitié de lui.

« “Eugène Vassiliitch”, dit-elle, et sa voix prit involontairement l'accent de la tendresse.

« Il se retourna vivement, la dévora du regard et, lui saisissant les mains, il l'attira soudain contre sa poitrine.

« Elle ne se libéra pas aussitôt de son étreinte ; mais en un instant elle était dans un coin éloigné de la pièce et, de là, regardait Bazarov. Il s'élança vers elle.

« “Vous ne m'avez pas comprise”, murmura-t-elle précipitamment, prise de panique. Il lui semblait que, s'il faisait un pas de plus, elle hurlerait. Bazarov se mordit les lèvres et sortit de la pièce. »

Au chapitre 19, Bazarov et Kirsanov quittent Nikolskoïé. (L'arrivée de Sitnikov est un intermède comique qui tombe trop à propos pour être valable du point de vue artistique.) Puis nous passerons trois jours auprès des vieux parents de Bazarov – trois jours après trois ans de séparation.

« Bazarov avait sorti la tête du tarantas ; Arkadi allongea le cou par-dessus l'épaule de son compagnon et aperçut sur le perron de la petite gentilhommière un homme grand et maigre, aux cheveux ébouriffés et au nez aquilin ; sa capote militaire était déboutonnée. Il était là, campé sur ses jambes écartées, fumant une longue pipe et clignant des yeux sous l'effet du soleil.

« Les chevaux s'arrêtèrent.

« “Voilà que tu nous honores enfin de ta visite, dit le père de Bazarov, tout en continuant de fumer, bien que sa pipe d'étudiant dansât littéralement

entre ses doigts. Arrive, descends vite, plus vite, laisse-moi t'embrasser !”

« Il mit ses bras autour de son fils. Ils entendirent la voix tremblante d'une femme :

« “Gène ! Gène !”

« La porte s'ouvrit à deux battants et une petite vieille boulotte et courtaude, portant un bonnet blanc et une casaque de tissu rayé, apparut sur le seuil. “Oh !” s'exclama-t-elle. Elle chancela et serait certainement tombée si Bazarov ne l'avait soutenue. Ses petits bras potelés se nouèrent instantanément autour du cou de son fils, elle pressa sa tête contre sa poitrine, il y eut un grand silence. On n'entendait que ses sanglots entrecoupés. »

Le domaine est de taille modeste ; les Bazarov n'ont que vingt-deux serfs. Le vieux Bazarov, qui a servi dans le régiment du général Kirsanov, est un médecin de campagne à l'ancienne mode, terriblement en retard sur son époque. Lors de leur première conversation, il s'abandonne à un monologue larmoyant qui assomme son fils, jeune homme émancipé et nonchalant. La mère se demande combien de temps Eugène va rester – pensez, après trois ans !... Tourguéniev termine le chapitre par une présentation des origines et de la mentalité de Mme Bazarov selon un procédé que nous connaissons bien : la pause biographique.

Suit une seconde conversation, cette fois entre le vieux Bazarov et Arkadi (Eugène est sorti pour une randonnée matinale – on se demande s'il a trouvé quelque chose.) La conversation est toute remplie d'allusions – celles du vieux Bazarov – à l'amitié et à l'admiration d'Arkadi pour Eugène, admiration dont le vieil homme s'enorgueillit de façon touchante. Une troisième conversation a lieu entre Eugène et Arkadi à l'ombre d'une meule de foin ; nous apprenons alors quelques détails biographiques sur Eugène. Il a vécu deux ans de suite dans cette propriété, et ailleurs par intermittences ; son père étant médecin militaire, il a mené une vie errante. La conversation devient philosophique, mais se termine par une légère dispute.

Le vrai drame éclate lorsque Eugène décide soudain de partir, tout en promettant de revenir un mois plus tard.

Le vieux Bazarov, « après avoir agité bravement son mouchoir sur le perron pendant quelques instants encore, s'effondra dans un fauteuil et laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

« “Il nous a abandonnés, il nous a abandonnés, balbutiait-il. Il nous a abandonnés ; il s’est ennuyé ici. Je suis tout seul maintenant, tout seul comme ça !” – chaque fois qu’il disait cela, il avançait la main en pointant l’index. Alors Arina Vlassievna s’approcha de lui et, mettant sa tête grise contre la tête grise de son mari, elle dit : “Il n’y a rien à faire, Vassia ! Un fils est une tranche coupée de la miche. Il est comme le faucon : l’envie l’en a pris, il est revenu au nid, l’envie l’en a pris, et il s’est envolé. Mais toi et moi nous restons là, deux champignons sur une souche, assis côte à côte, sans jamais bouger. Seulement, moi je serai à toi pour toujours, et toi à moi, quoi qu’il advienne.”

« Vassili Ivanovitch retira les mains de son visage et embrassa sa femme, son amie, plus fort qu’il ne l’avait jamais étreinte, même au temps de sa jeunesse : elle l’avait consolé dans son chagrin. »

Obéissant à un caprice de Bazarov, les deux amis font un détour par Nikolskoïé où ils ne sont pas attendus. Après y avoir passé quatre heures sans le résultat espéré (Katia est restée dans sa chambre), ils reprennent la route de Mariino. Dix jours plus tard, Arkadi retourne à Nikolskoïé. Tourguéniev doit se débarrasser de lui avant que n’éclate la querelle attendue entre Bazarov et l’oncle Pavel. C’est là la raison principale de son départ. On ne comprend pas pourquoi Bazarov reste : il aurait pu tout aussi bien poursuivre ses expériences chez ses parents. Le thème de Bazarov et Fénitchka débute maintenant, donnant lieu à la scène célèbre sous la tonnelle de lilas ; tout y est, jusqu’au procédé de l’écoute aux portes :

« “J’aime quand vous parlez. On croirait le murmure d’un petit ruisseau.”

« Fénitchka détourna la tête : “Vous en dites des choses, répliqua-t-elle en caressant ses fleurs du bout des doigts. Et pourquoi m’écouteriez-vous ? Vous avez causé avec des dames tellement instruites !

« — Ah ! Théodosia Nikolaïevna ! Croyez-moi, toutes les dames instruites du monde ne valent pas la fossette de votre petit coude.

« — Qu’est-ce que vous n’allez pas chercher !” murmura Fénitchka, en croisant les mains. [...]

« “Alors, je vais vous le dire : je veux une de ces roses.”

« Fénitchka éclata de rire à nouveau et battit même des mains tant la requête de Bazarov lui parut amusante. Elle riait, et en même temps se sentait flattée. Bazarov la regardait intensément.

« “Mais bien sûr, dit-elle enfin et, se penchant vers le banc, elle se mit à choisir parmi les roses. Laquelle voudriez-vous, une rouge ou une blanche ?

« — Une rouge... et pas trop grosse...” [...]

« Fénitchka tendit le cou et approcha son visage de la fleur... Son fichu glissa de sa tête sur ses épaules, laissant paraître une masse soyeuse de cheveux sombres, brillants, légèrement décoiffés.

« “Attendez, je veux la sentir en même temps que vous”, dit Bazarov ; il se pencha et l’embrassa avec ardeur sur ses lèvres entrouvertes.

« Elle tressaillit, le repoussa des deux mains sur sa poitrine, mais sans force, aussi put-il renouveler et prolonger son baiser.

« Il y eut une toux sèche derrière les lilas. Instantanément Fénitchka s’écarta jusqu’à l’autre bout du banc. Pavel Pétrovitch apparut, il s’inclina légèrement et, après avoir laissé tomber, sur un ton de déception haineuse : “Vous ici”, il s’éloigna de la tonnelle. [...]

« “C’est mal de votre part, Eugène Vassiliitch”, murmura-t-elle en s’éloignant. Il y avait un reproche sincère dans son murmure.

« Bazarov se souvint d’une autre scène récente, et il en ressentit à la fois de la honte et une irritation méprisante. Mais il releva aussitôt la tête et s’adressa des félicitations ironiques pour son “entrée officielle dans l’ordre des céladons” et regagna sa chambre. »

Dans le duel qui s’ensuit, l’oncle Pavel vise Bazarov, tire, mais le manque. Bazarov « fit un pas de plus et, sans viser, appuya sur la gâchette.

« Pavel Pétrovitch tressaillit légèrement et porta la main à sa cuisse. Un mince filet de sang se mit à couler sur son pantalon blanc.

« Bazarov jeta son pistolet et s’approcha de son adversaire.

« “Êtes-vous blessé ? demanda-t-il.

« — Vous aviez le droit de me faire monter jusqu’à la barrière, dit Pavel Pétrovitch ; mais cette blessure est une plaisanterie. Selon nos conventions, chacun de nous a droit encore à un coup.

« — Vraiment, excusez-moi, mais ça attendra la prochaine fois”, répondit Bazarov, et il entoura de son bras Pavel Pétrovitch qui commençait à pâlir. “Maintenant, je ne suis plus duelliste, mais médecin, et je dois examiner votre blessure avant tout. [...]

« — Ridicule... Je n’ai besoin de l’aide de personne, répondit Pavel Pétrovitch d’une voix entrecoupée, et... nous devons... une autre fois...” Il essaya de tirer sur sa moustache, mais sa main retomba ; ses yeux

chavirèrent et il perdit connaissance. [...] Kirsanov ouvrit lentement les yeux. [...]

« “... Tout ce dont j’ai besoin, c’est de quelque chose pour panser cette égratignure, et je pourrai rentrer à pied ; sinon vous pouvez m’envoyer un drojki. Nous ne reprendrons pas ce duel si vous êtes d’accord. Vous vous êtes conduit noblement... Aujourd’hui, aujourd’hui, notez-le bien.

« — Pas besoin de revenir sur le passé, répondit Bazarov ; et quant à l’avenir, pas la peine de se casser la tête, car j’ai l’intention d’évacuer les lieux sans tarder.” » De fait, Bazarov se serait conduit avec encore plus de noblesse s’il avait froidement déchargé son pistolet en l’air après avoir soutenu le feu de l’oncle Pavel.

Tourguéniev entreprend maintenant sa première opération « déblayage » : un entretien a lieu entre l’oncle Pavel et Fénitchka, puis un autre entre l’oncle Pavel et son frère – l’oncle Pavel demande solennellement à Nikolai d’épouser Fénitchka. Un brin de morale vient se greffer là-dessus, sans grand art. L’oncle Pavel décide de partir pour l’étranger : c’est un homme brisé. Nous le reverrons une dernière fois dans l’épilogue, mais en fait, Tourguéniev en a fini avec lui.

Passons maintenant à l’opération « déblayage » du thème Nikolskoïé. Nous nous rendons à Nikolskoïé ; Arkadi et Katia sont assis à l’ombre d’un frêne. Fifi, le lévrier, est aussi de la partie. Ombre et lumière sont admirablement rendues :

« Une faible brise qui agitait le feuillage du frêne faisait danser des taches d’or pâle sur le sentier ombragé et sur l’échine fauve de Fifi ; une ombre uniforme enveloppait Arkadi et Katia, tissée parfois d’une coulée de lumière qui se jouait sur les cheveux de Katia. Tous deux se taisaient, mais leur manière même de se taire, d’être assis l’un à côté de l’autre, exprimait un rapprochement confiant ; chacun avait l’air de ne pas penser à son compagnon, mais pourtant de se réjouir secrètement de la proximité de l’autre. Leurs visages aussi avaient changé depuis la dernière fois que nous les avons vus : Arkadi paraissait plus calme, Katia plus animée, plus enjouée. »

Arkadi s’efforce de se soustraire à l’influence de Bazarov. La conversation est de type fonctionnel – on résume les faits, on donne les résultats. Elle doit servir aussi à souligner les différences entre le caractère de Katia et celui d’Anna. Une conversation où tout est médiocre et qui

arrive trop tard. Au moment où Arkadi se retire avec sa demande en mariage sur la langue, Anna survient. Une page plus loin, c'est Bazarov qu'on annonce. Que d'activité !

Nous allons maintenant nous débarrasser d'Anna, de Katia et d'Arkadi. La scène finale se passe sous la tonnelle. Au cours d'une nouvelle conversation entre Arkadi et Katia, on surprend un entretien entre Bazarov et Anna. Nous voilà tombés au niveau de la comédie de mœurs. À nous l'artifice des unions hâtives, à nous la confusion. Arkadi reprend sa cour et Katia veut bien de lui. Anna et Bazarov finissent par s'entendre :

« “Vous voyez, continua Anna Sergueïevna, nous nous sommes trompés, vous et moi ; nous avons tous deux dépassé la première jeunesse... surtout moi ; nous avons connu la vie, nous sommes las ; nous sommes tous deux – pourquoi faire de la fausse modestie ? – intelligents ; d'abord, nous nous sommes mutuellement trouvés intéressants, notre curiosité s'est éveillée, et puis...

« — Et puis, je suis devenu insipide, acheva Bazarov.

« — Vous savez bien que cela n'a pas été la cause de notre malentendu. Enfin, quoi qu'il en soit, nous n'avons nul besoin l'un de l'autre, et c'est là l'argument le plus important ; il y avait trop... comment dirais-je... trop de points communs entre nous. Nous ne nous en sommes pas rendu compte. [...] Eugène Vassiliitch, nous ne saurions... » commença-t-elle, mais survint un coup de vent qui fit bruire les feuilles et emporta ses paroles.

« “Bien sûr, vous êtes libre”, déclara Bazarov quelques instants plus tard. On ne pouvait plus rien distinguer ; leurs pas s'éloignèrent... tout redevint silencieux. »

Le lendemain, Bazarov bénit son jeune ami Arkadi et s'en va.

Nous arrivons au chapitre le plus remarquable du roman, le 27^e et avant-dernier. Bazarov retourne dans sa famille et se lance dans des activités médicales. Tourguéniev prépare la mort de son héros. Et elle arrive. Eugène demande à son père s'il n'aurait pas de la pierre infernale :

« “Si, pour quoi faire ?

« — J'en ai besoin... pour cautériser une coupure.

« — Pour qui ?

« — Pour moi.

« — Comment, pour toi ? Pourquoi cela ? Quel genre de coupure ? Où est-elle ?

« — Là, au doigt. Je me suis rendu au village aujourd'hui... tu sais, ce village d'où l'on nous avait ramené ce paysan qui avait le typhus. Ils allaient faire son autopsie, je ne sais plus trop pour quelle raison, et ça faisait bien longtemps que je n'en avais pas pratiqué.

« — Et alors ?

« — Eh bien, j'ai donc demandé au médecin du district de me laisser la faire, et c'est ainsi que je me suis coupé.»

« Vassili Ivanovitch devint soudain blanc comme un linge et, sans dire un mot, se précipita dans son cabinet d'où il revint aussitôt, tenant un morceau de pierre infernale. Bazarov voulut le lui prendre et s'en aller.

« “Pour l'amour de Dieu, dit son père, laisse-moi faire ça moi-même !”

« Bazarov sourit.

« “Quel praticien dévoué !

« — Ne plaisante pas, s'il te plaît ! Fais-moi voir ton doigt. La coupure n'est pas bien grande... Ça ne te fait pas mal ?

« — Appuie plus fort, n'aie pas peur.”

« Vassili Ivanovitch s'arrêta.

« “Qu'en penses-tu, Eugène, est-ce que ce ne serait pas mieux de la cautériser au fer rouge ?

« — Il aurait fallu faire ça plus tôt ; maintenant, parlons peu et bien, même la pierre infernale est inutile. Si j'ai été infecté, c'est déjà trop tard.

« — Comment, trop tard !...” Vassili Ivanovitch pouvait à peine articuler ces mots.

« “Mais évidemment ! Il y a déjà plus de quatre heures.”

« Vassili Ivanovitch cautérisa encore un peu la plaie.

« “Mais enfin, le médecin de district n'avait-il donc pas de pierre infernale ?

« — Non.

« — Mon Dieu ! Comment est-ce possible ? Il est médecin et il n'a même pas une chose aussi indispensable !

« — Tu aurais dû voir ses lancettes”, dit Bazarov, et il sortit de la pièce. »

Bazarov a été infecté. Il tombe malade, a une rémission, puis fait une rechute. On envoie chercher Anna. Elle arrive accompagnée d'un médecin

allemand qui lui dit qu'il n'y a aucun espoir. Elle se rend au chevet de Bazarov :

« “Eh bien, merci, répéta Bazarov. C'est un geste royal. On dit que les monarques visitent eux aussi les mourants.

« — Eugène Vassiliitch, j'espère que...

« — Anna Sergueïevna, parlons franchement. Pour moi, tout est fini. Je me retrouve sous la roue. Et il est clair maintenant qu'il était inutile de penser à l'avenir. La mort est une vieille plaisanterie ; toutefois, elle fait à chacun l'effet d'être neuve. Jusqu'ici, je n'ai pas tremblé de peur devant elle... Et plus tard viendra le coma, et...” Il siffla et, d'un faible geste, exprima sa désillusion. Enfin, que dois-je vous dire ? Que je vous aimais ? Cela n'avait pas de sens même avant, et maintenant moins que jamais. L'amour est une forme, et ma propre forme est déjà en train de se décomposer. Je ferais mieux de vous dire que vous êtes admirable ! Même maintenant vous êtes là, si belle...”

« Anna tressaillit malgré elle.

« “Peu importe, ne vous chagrinez pas. Asseyez-vous là-bas. Ne vous approchez pas de moi... Après tout, ma maladie est contagieuse.”

« Anna traversa la pièce d'un pas rapide et s'assit dans le fauteuil près du divan sur lequel Bazarov était couché.

« “Quelle femme de cœur ! murmura-t-il. Oh ! si proche et si jeune, et fraîche et pure... dans cette chambre répugnante ! ... Allons, adieu ! Vivez longtemps, c'est ce qu'il y a de meilleur, et profitez-en pleinement avant qu'il ne soit trop tard. Regardez simplement ce spectacle repoussant : un ver à moitié écrasé, mais qui se tortille encore. Et pourtant, moi aussi, je me disais : j'en accomplirai des choses ! Non, je ne mourrai pas, moi ! S'il y avait un problème... voyons, mais puisque j'étais un géant... ! Et maintenant, le seul problème qu'il lui reste, au géant, c'est de mourir décemment, encore que cela ne fasse à personne ni chaud ni froid. Tant pis : je ne vais pas me mettre à remuer la queue.” [...]

« Bazarov porta la main à son front.

« Anna se pencha vers lui.

« “Eugène Vassiliitch, je suis là...”

« Il écarta aussitôt la main et se redressa.

« “Au revoir, dit-il avec une force soudaine, et ses yeux brillèrent d'un dernier éclat. Au revoir. Ecoutez... Vous savez, je ne vous ai pas embrassée

l'autre fois. Soufflez sur la lampe mourante, et laissez-la s'éteindre..."

« Anna posa les lèvres sur son front.

« "Assez ! murmura-t-il, et il se laissa retomber sur l'oreiller. Maintenant... l'obscurité."

« Anna Sergueïevna sortit doucement.

« "Alors ? lui demanda Vassili Ivanovitch dans un souffle.

« — - Il s'est endormi", répondit-elle d'une voix à peine perceptible.

« Bazarov ne devait pas se réveiller. Vers le soir, il sombra dans une complète inconscience, et il mourut le lendemain. [...] Et lorsqu'il eut enfin rendu le dernier soupir et que toute la maison ne fut plus qu'un gémissement, Vassili Ivanovitch fut soudain saisi d'un accès de fureur.

« "J'ai dit que je me révolterais, cria-t-il d'une voix rauque, le visage empourpré et déformé par la fureur, brandissant le poing comme s'il menaçait quelqu'un, et je me révolterai !"

« Mais Arina Vlassievna, tout en larmes, se suspendit à son cou, et tous deux s'effondrèrent ensemble.

« "Côte à côte, racontait plus tard Anfissouchka à l'office, ils laissèrent tomber leurs pauvres têtes tels des agneaux à midi..."

« Mais la chaleur étouffante de midi passe, et vient le soir, et la nuit, puis vient le retour au havre de paix où le sommeil est doux aux êtres broyés de souffrance et épuisés. »

Dans l'épilogue, au chapitre 28, tout le monde se marie, cet éternel expédient par lequel chacun trouve chaussure à son pied. Vous remarquerez le ton didactique et légèrement humoristique de ce passage. Le destin mène la barque ; mais c'est Tourguéniev qui tient la barre.

« Anna vient d'épouser, non par amour, mais par raison, un des futurs dirigeants de la Russie, un juriste, homme fort intelligent, doté d'un solide sens pratique, d'une volonté ferme et d'une éloquence remarquable ; encore jeune, un heureux tempérament, et une froideur de glace. [...] Les Kirsanov, père et fils, vivent à Mariino. Leurs affaires s'arrangent. Arkadi a fini par se passionner pour la gestion du domaine et la "ferme" rapporte maintenant d'assez bons revenus. [...] Katérina Sergueïevna a un fils, le petit Nikolaï ; quant à Mitia, il court partout, plus débordant de vie que jamais et parle comme un livre. [...]

« À Dresde, sur la terrasse du Brühl, entre deux et quatre heures – l'heure "chic" pour la promenade –, il se peut que vous croisiez un homme

d'une cinquantaine d'années, maintenant tout gris et visiblement atteint de la goutte, mais encore beau, d'une élégance raffinée, et doté de ce cachet particulier que seule donne une longue fréquentation des plus hautes sphères de la société. C'est Pavel Pétrovitch. De Moscou, il est parti pour l'étranger à cause de sa santé, et il s'est installé à Dresde où il fréquente surtout des Anglais et des Russes de passage. [...]

« Koukchina s'est aussi retrouvée à l'étranger. [...] Avec deux ou trois de ces jeunes chimistes incapables de distinguer l'azote de l'oxygène, mais débordants de scepticisme et de suffisance, Sitnikov [...] roule sa bosse à Saint-Pétersbourg ; il s'apprête, lui aussi, à devenir illustre ; selon sa propre expression, il continue l'“œuvre” de Bazarov. [...]

« Il est un petit cimetière de village dans un coin perdu de Russie. Comme presque tous nos cimetières, il respire la tristesse. [...] Mais parmi ces tombes, il en est une que nul homme ne touche, que nul animal ne foule ; seuls les oiseaux viennent s'y poser et chantent au lever du jour. Une grille de fer l'entoure ; il y a deux jeunes sapins, chacun planté à une extrémité.

« Eugène Bazarov repose dans cette tombe. Souvent, du petit village tout proche, un couple de vieillards – le mari et la femme –, maintenant décrépits, viennent s'y recueillir. Appuyés l'un sur l'autre, ils avancent d'un pas lourd vers la tombe ; ils s'approchent de la grille et tombent à genoux. Et longuement, amèrement, ils pleurent ; et longuement et intensément ils contemplent la pierre muette sous laquelle est couché leur fils ; ils échangent quelque brève formule, essuient la poussière de la dalle et redressent la branche de l'un des sapins, puis ils se remettent à prier et n'arrivent pas à quitter cet endroit où ils ont l'impression d'être plus près de leur fils, plus près des souvenirs qu'ils ont de lui. »